

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

“Aime Dieu et

va ton chemin.”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTREAL, JANVIER 1883.

No. 1.

SOMMAIRE.

1. A NOS ABONNÉS.
2. REVUE MENSUELLE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES.
3. LA GRANDE ITALIE.
4. UNE MESSE DE MINUIT.
5. L'AUTEL DU PRÉCIEUX SANG (Poésie)
6. LES BALANCES DE DIEU (Légende.)
7. SOCIÉTÉS SECRÈTES.
8. AVIS.
9. DÉCÈS.

A NOS ABONNÉS.

Nous commençons une nouvelle année.

C'est le temps heureux des souhaits et des étrennes.

Abonnés du *Bulletin*, puisse cette année être remplie de bonheur pour vous. Puisse-t-elle voir s'accomplir chacun de vos désirs, et disparaître vos soucis.

Que tous les zouaves canadiens conservent au fond de leur cœur un dévouement sans borne au Saint-Père; et, lorsque l'appel viendra, que tous y répondent avec ardeur, et que la phalange canadienne reste digne des premiers zouaves pontificaux du Canada.

Le *Bulletin* commence avec ce numéro sa dixième année d'existence. Nous avons à cette occasion retarder d'un mois ce numéro afin de le dater du premier jour de janvier. A l'avenir, il paraîtra régulièrement le premier jour de chaque mois.

Nous nous efforcerons de le rendre aussi intéressant et utile que possible, étant données ses conditions d'existence.

Malheureusement, beaucoup d'abonnés semblent croire que le *Bulletin* leur est envoyé gratuitement, et il s'ensuit que plus de la moitié de nos abonnés ne nous paient rien. Cette manière d'agir, injuste à notre égard, ne peut être tolérée plus longtemps, et nous cesseront d'envoyer le *Bulletin* à tous ceux qui n'auront pas encore payé leurs arrérages au premier jour de février prochain.

Grâce à Dieu, il restera suffisamment d'abonnés qui comprendront la grandeur de notre but, et qui voudront bien y coopérer d'une manière plus généreuse que ceux auxquels nous référons ci-dessus.

Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

Italie.—L'orage menaçant qui est suspendu au-dessus de l'Italie prend des proportions colossales.

Le signe auquel on reconnut autrefois, en France, l'éclosion des principes de la révolution de 1793 fut la négation de Dieu même, le refus de regarder son saint Nom comme un gage de vérité.

Or, l'Italie en est à ce point, et un nombre considérable de membres influents du Parlement, les chefs de la jeune Italie, un parti qui bientôt fera la loi, ont formellement déclaré à l'ouverture récente des Chambres italiennes qu'ils se soumettaient encore cette fois à la formule banale du serment, mais qu'avant longtemps, ils ne seraient pas ainsi injure à leur conscience.

Qui hésiterait à le croire ?

Les catholiques sont dans l'attente, l'état de choses actuelles ne saurait durer. Après avoir violé ouvertement la loi des garanties dans l'affaire *Martinucci*, après avoir porté une atteinte grave à l'indépendance de la souveraineté pontificale en s'immisçant dans l'administration intérieure de son palais, la révolution, les sociétés secrètes qui se cachent sous le manteau d'un roi parjure n'hésiteront pas à chercher à contrôler ou du moins à embarrasser le gouvernement des affaires de l'Eglise. Les puissances européennes le comprennent et déjà

plus d'un signe à l'horizon remplit de joie les cœurs chrétiens.

En attendant la radicaillie poursuit son œuvre diabolique. La *Rassegna* a publié ces lignes :

“ L'Italie, dit-elle, pourra se trouver en face de ce dilemme : ou de surcomber, ou de faire sauter le Vatican et le Pape. Il est possible qu'elle succombe, mais il est encore plus probable qu'avant de succomber elle démontrera le Vatican.”

Voici encore un trait tout récent, et qui donne la mesure du respect que les libérateurs italiens professent envers le Souverain-Pontife. J'en trouve les détails dans une correspondance adressée de Rome à l'*Unione* de Bologne.

“ Le Pape Léon XIII possède une propriété dans le territoire de Cori, près de Velletri. L'administrateur de cette propriété s'étant trouvé quelque peu en retard pour le paiement de je ne sais quel impôt, voilà que le percepteur des taxes lui fait parvenir un ordre de paiement et d'amende à la charge de Monsieur Joachim Pecci, fils, etc.; demeurant au Palais du Vatican, et de sa profession Souverain-Pontife.

“ Sitôt informé de la chose, le Saint-Père donna ordre de payer l'amende, et l'agent du fisc en laissa quittance à monsieur Pecci, etc., le tout comme ci-dessus.”

France.—On a voulu déplacer l'ordre naturel de l'éducation des enfants, l'état par haine de l'Eglise catholique, a attenté aux droits des pères de familles, et la conséquence en a été que les écoles laïques de France offrent tous les jours des scènes bien propres à faire réfléchir les honnêtes gens.

A Montpellier, il y a un lycée de jeunes filles.

A la suite d'un conflit entre la directrice de l'internat et celle de l'externat, cette dernière, furieuse d'être déplacée, harangua les externes qui démolirent les barrières et brisèrent les vitres, en chantant la *Marseillaise* et en vomissant des obscénités à la face de la directrice de l'internat. Le conseil académique est dit-on, saisi de l'affaire!

Voilà un tableau qui dépeint mieux que je n'aurais pu le faire, le succès des écoles sans Dieu. *Tractant fabrilis fabri* a dit un vieil auteur romain : laissons à chacun sa mission. L'Eglise catholique a reçu de Jésus-Christ l'ordre d'enseigner les nations, le père de famille a pour devoir de veiller à l'éducation de ses enfants, le rôle de l'état est de protéger l'un et l'autre. Que l'un d'eux brise ces relations et le désordre s'en suit, la scène ci-dessus qui n'est qu'un exemple entre mille en est une preuve.

Angleterre.—Depuis longtemps on parle du progrès que fait la religion catholique en Angleterre, un correspondant de Londres au *Journal de Rome* attire l'attention sur un fait digne de remarque, nous citons :

“ Nous citons tout à l'heure le revirement qui s'était produit dans les journaux protestants d'Angleterre à l'égard de leurs compatriotes catholiques; une autre preuve du même fait, c'est l'empressement que mettent les directeurs des principaux recueils périodiques à ouvrir leurs colonnes aux écrivains catholiques, l'avidité av

laquelle ceux-ci sont lus par le public. Il ne se passe pas de mois sans que la “*Fortnightly Review* ou le *Nineteenth Century*” ne publie un article de S. Em. le cardinal Manning ou de quelque autre prince de l'Eglise, ou même d'un simple prêtre. Cette dernière revue publie dans sa livraison du mois de novembre un travail très-curieux du R. P. Clarke sur les miracles modernes: il établit, à l'aide de preuves irréfragables, l'authenticité des prodiges opérés à Lourdes.”

Norwège.—Ce pays qui se sépara de l'Eglise au seizième siècle, revient graduellement à ses anciennes croyances. Les populations se convertissent au catholicisme, grâce au zèle de Mgr. Bernard, préfet apostolique des missions de Norwège et du Pôle Nord et de ses saints missionnaires. L'on compte déjà, depuis vingt-cinq ans, l'établissement de huit missions dans les régions arctiques, desservies par dix-neuf prêtres. Mgr. Bernard dans une lettre se félicite de la liberté dont jouit son ministère, et de la parfaite tolérance que le gouvernement accorde à la propagation de la religion catholique.

Hollande.—La Hollande, imitant l'exemple de plusieurs autres pays européens, retira en 1871 son ambassadeur accrédité auprès du Souverain Pontife.

Les catholiques néerlandais viennent enfin de sortir de leur trop longue inaction, et de faire un pas dans la voie d'une organisation dont on doit attendre les meilleurs résultats. Je veux parler de l'importante réunion qu'ils ont tenue le mois dernier à Bois-le-Duc.

Parmi les motions qui ont été votées par acclamation en cette circonstance, il y a celle-ci : “ L'Assemblée estime que le pouvoir temporel du Pape est nécessaire et indispensable pour la liberté et l'indépendance de l'Eglise; elle déplore vivement la suppression de la légation néerlandaise auprès du Saint-Siège, et elle attend de la sagesse du gouvernement le rétablissement du poste diplomatique à Rome.”

La Hollande a été l'une des premières puissances qui a rompu avec le Saint-Siège. Pourquoi ne réparerait-elle pas cette faute, en renouant avec Lui ses relations diplomatiques à l'exemple de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Russie. Les catholiques de ce pays croient que cet événement ne tardera pas.

Afrique.—Nous avons eu le bonheur d'entendre le R.P. E. Voisin, missionnaire d'Afrique, nous parler de ses importantes missions. Il se fait de nos jours un œuvre admirable au centre de l'Afrique. Là, vit une population de 200 millions d'âmes livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les plaies hideuses de l'esclavage, de l'anthropophagie et des sacrifices humains y sont en honneur. C'est tout un monde misérable et digne de pitié.

La redemption de ces peuples se poursuit dans l'œuvre de son Eminence le Cardinal Lavigerie. Ce saint prélat ému de compassion à la vue de l'état de dégradation dans laquelle vivaient ces nègres, fonda une société d'hommes apostoliques, appelés missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, destinées à travailler à leur conversion.

Il bénit ses travaux, déjà on y trouve plus de cent prêtres missionnaires, 44 frères et 37 religieuses, tous

exclusivement consacrés au salut des arabes et des nègres et à l'éducation chrétienne des enfants infidèles. L'ordre a un noviciat, un scholasticat, un petit séminaire arabe et un institut de nègres où les enfants, petits esclaves achetés par les pères sur les marchés, se préparent par l'étude de la science et la pratique de la vertu à devenir les apôtres de leurs races.

Deux villages d'arabes chrétiens sont sortis des orphelins, ils forment des paroisses à l'entrée du grand désert de Sahara.

De nombreuses stations de missionnaires se trouvent au milieu des infidèles dans l'Algérie, la Kabylie, la Tunisie, la Tripolitaine, le Sahara et jusqu'à l'Afrique équatoriale, sur les bords des grands lacs Victoria, Nianza et Tanganika.

Les misères et les souffrances qu'endurent ces saints missionnaires sont incroyables. Qui n'a pas lu quelque description d'un voyage à travers le Sahara? Déjà plusieurs des pères ont souffert le martyre, le Père Voisin porte avec lui le manteau d'un de ses confrères, le Père Richard, martyrisé dans le mois de décembre 1881.

Voilà l'une des œuvres du catholicisme.

C'est lui qui portera la lumière, la civilisation et les préceptes du christianisme chez 500 millions d'âmes; c'est lui qui rendra la liberté à leurs esclaves; c'est lui qui mettra fin à ces repas hideux de chairs humaines; c'est encore lui qui sauvera la vie à des milliers de jeunes nègres et négresses, qui annuellement tombent sous le couteau du sacrificateur des potentats, dans ces terribles hécatombes humaines.

Et l'on dira que le catholicisme tue le progrès; on lui fera jouer un rôle d'éteignoir. Aveugles, méditez sur ce qui se passe de nos jours au centre de l'Afrique, et osez répéter vos épithètes calomniatrices.

J. J. BEAUCHAMP.

LA GRANDE ITALIE.

Nul ne peut aujourd'hui sonder l'abîme des maux déchaînés sur l'humanité par l'idée fatale des *grandes agglomérations des unités nationales*, préconisée par Napoléon III, avidement acceptée et habilement exploitée par la révolution et par l'esprit de conquête. C'est la perte des petites nations, toujours les plus paisibles, les plus heureuses et les mieux gouvernées; c'est le triomphe de la centralisation, qui étouffe les libertés vraies; c'est une menace perpétuelle à la paix du monde, car c'est la porte ouverte à la conquête; c'est par conséquent la paix armée jusqu'aux dents et l'absorption de toutes les forces vitales des nations par la préparation à la guerre: c'est un obstacle au progrès; en un mot une torche incendiaire dont l'Italie ruinée, l'Eglise dépouillée, l'Autriche amoindrie, le Danemark morcelé et la France écrasée ont déjà subi les ravages, et dont toutes les nations subiront tôt ou tard les formidables atteintes.

Et pourtant l'homme est ainsi fait que la grandeur de cette idée d'unité nationale, réunissant en un puissant faisceau toutes les forces d'une race ou celles de tous les peuples parlant une même langue, exerce une fascinatrice attraction même sur les esprits les plus sérieux. Elle éblouit, elle entraîne, et l'on comprend toute sa séduction sur les hommes et les nations, par lesquels les grandes unités sont appelés à se faire.

L'idée de l'unité italienne était une grande conception, et elle eût préparé à l'Italie un avenir de bien-être, d'indépendance et de splendeur, si, pour la réaliser, on était strictement resté dans les voies de l'honnêteté. Il fallait sauvegarder l'autonomie des Etats et les droits des Princes, en adoptant la forme de l'unité fédérative. C'était la pensée qui inspira le traité de Villa-Franca; et, si Napoléon III, après l'avoir conçue, avait su la faire respecter, il eût accompli une œuvre magnifique et probablement encore aujourd'hui au faite de la puissance humaine.

Il faut donc distinguer, parmi les unitaires italiens, les ambitieux et les avides, pour lesquels l'unité n'est qu'un moyen, des hommes loyaux et sincères, pour lesquels l'unité est un but. Il faut féliciter les uns et plaindre les autres. Il en est parmi ces unitaires, de sincèrement honnêtes et religieux. Leur âme est déchirée par cette terrible lutte entre leur patriotisme et leur foi religieuse. Ils souffrent cruellement et appellent de leurs vœux ardents une réconciliation impossible. A côté de ceux-là, une foule de jeunes gens, dévoyés par leur éducation, mais à l'âme encore généreuse, acclament l'idée de la *grande Italie*, comme au-delà du Rhin, tous les cœurs tressaillent au nom de la *grande Allemagne*. Puis viennent les masses populaires, auxquelles on a représenté Rome comme un but suprême, comme le complément indispensable de la patrie italienne, comme une panacée souveraine qui doit porter remède à tous leurs maux, à toutes leurs souffrances. Voilà les divers éléments que les sectes avaient travaillé sans relâche à fanatiser et qu'elles cherchaient à précipiter contre Rome, au nom de la patrie et de la liberté.

Au nom de la patrie, vouloir enlever à l'Italie sa gloire suprême, en dépoissant Rome de son caractère sacré! Au nom de la liberté, s'attaquer au christianisme, qui seul a rendu à l'homme sa liberté et sa dignité, qui a relevé la femme de l'abjection morale où l'avait plongé le paganisme, qui de l'esclave a fait un homme et de cet homme a fait un frère! Quel égarement!

Où, les coupables, les vrais coupables, contre lesquels on ne saurait témoigner une indignation trop vive, ce sont ceux qui ont faussé et dénaturé un sentiment respectable, pour l'exploiter ensuite au gré de leurs intérêts. Ce sont les souverains, qui, en proclamant des principes destructeurs du droit international, ont profondément ébranlé l'ordre politique en Europe. Ce sont les hommes d'Etat, qui, pour satisfaire l'ambition et la leur, ont appliqué ces principes, sans jamais s'inquiéter de la justice du but, ni de la loyauté des moyens. Ce sont surtout les sociétés secrètes et la presse révolutionnaire, qui, poursuivant inexorablement leur exécrable travail de démolition sociale, ont porté la démoralisation politique dans toutes les classes de la société; ont détruit les sentiments du respect et de l'autorité; ont vicié et corrompu les aspirations les plus nobles; ont terni et calomnié les gloires les plus pures; ont porté aux nues, comme des bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui en ont préparé les malheurs; et ont enfin perverti le sens moral à un point tel que l'on se sent soi-même tout prêt à le perdre, si l'on s'éloignait un instant de la source éternelle du juste et du vrai.

B. M.

UNE MESSE DE MINUIT.

Au plus fort de la Terreur, ma grand'mère, jeune fille encore, habitait le faubourg Saint-Germain. Le vide s'était fait autour d'elle et de sa mère; leurs amis, leurs parents, le chef de la famille lui-même, avaient quitté la France. Les hôtels étaient déserts ou envahis par de nouveaux possesseurs. Elles-mêmes avaient échangé leurs riches demeures contre un modeste logement où elles

vivaient, attendant des temps meilleurs, cachant soigneusement leurs noms alors compromettants. Les églises, détournées de leur but, servaient de magasins ou de locaux industriels. Toute pratique extérieure avait cessé.

Pourtant, au fond d'une boutique de sabotier de la rue Saint-Dominique, un vieux prêtre qui avait repris l'humble métier de son père, réunissait quelques fidèles pour la prière; mais il fallait user de précaution, car la poursuite était rigoureuse et l'humble temple était précisément voisin de l'habitation d'un des membres du gouvernement révolutionnaire, implacable ennemi de la religion.

C'était donc par une froide nuit de décembre; on célébrait l'office de minuit en l'honneur de la fête de Noël. La boutique était soigneusement fermée, tandis que l'encens fumait dans l'étroite chambre qui se trouvait derrière. Une commode ventrue, sur laquelle on avait posé un linge bien blanc, tenait lieu d'autel. Les ornements sacerdotaux avaient été tirés de leur cachette et la petite assemblée, composée de femmes et de quelques hommes, était pieusement recueillie, quand un heurt à la porte, pareil à celui des fidèles, attira l'attention.

L'un des assistants alla ouvrir: un homme entra d'un pas hésitant. Pour tous, c'était une figure inusitée en ce lieu; pour quelques-uns, c'était, hélas! une figure trop connue; c'était précisément l'homme qui s'était montré, dans les conseils publics, si acharné contre les réunions de fidèles, et dont, à ce titre, on pouvait le plus redouter la présence en un pareil moment.

La majesté du sacrifice ne fut pourtant pas troublée, mais la peur avait saisi tous les assistants; chacun n'avait-il pas à craindre pour soi, pour les siens, et pour le bon vieux pasteur plus exposé encore que ses ouailles?

L'air sévère, mais calme et froid, le conventionnel assista debout à la fin de la messe et à la communion, et plus la cérémonie avançait, plus les cœurs se serraient dans l'attente d'un événement qu'on ne pouvait que trop prévoir.

Quand tout fut fini, en effet, que les lumières furent à peu près éteintes, un à un, avec précaution, les assistants s'écoulèrent; alors l'étranger s'avança vers le prêtre, qui l'avait reconnu, mais qui gardait un calme stoïque.

—Citoyen prêtre, lui dit-il, j'ai quelque chose à te dire.

—Parlez, mon frère; à quoi puis-je vous être bon?

—C'est une grâce qu'il me faut te demander et je sens combien je suis ridicule. Un pied de rouge me monte au visage et voilà que je n'ose plus parler.

—Mon abord et mon ministère sont pourtant bien peu faits pour vous troubler, et, si quelque sentiment de pitié vous guide vers moi...

—Eh! Voilà justement ce qui n'est pas. Je ne connais pas de religion; je n'en veux pas connaître; je suis de ceux qui ont le plus contribué à détruire la vôtre, mais, pour mon malheur, j'ai une fille...

—Je ne vois point là de malheur, interrompit l'ecclésiastique.

—Attends, citoyen, tu vas voir. Nous autres, hommes à principes, nous sommes les victimes de nos enfants. Inflexibles envers tous pour le maintien des idées que nous nous sommes formées, nous hésitons et nous redevenons enfants devant les prières et les larmes de nos enfants. J'ai donc une fille que j'ai élevée pour être une honnête femme et une vraie citoyenne. J'avais cru l'avoir formée à mon image, et voilà que je m'étais grossièrement trompé.

Un moment solennel approche pour elle. Avec l'année nouvelle, elle épouse un brave garçon, que je lui ai moi-même choisi pour mari. Tout allait bien; les deux enfants s'aimaient, je le croyais du moins, et tout était prêt pour la cérémonie à la commune, lorsque, ce soir,

ma fille s'est jetée à mes pieds en me priant de différer son mariage.

Surpris tout d'abord, je la relevai.

—Eh quoi! n'aimes-tu pas ton fiancé? lui dis-je.

—Si, mon père, me répliqua-t-elle, mais je ne veux pas me marier encore.

Pressée de questions sur cet étrange caprice, elle finit par m'avouer une idée de jeune fille. Elle voulait attendre, espérant qu'un jour viendrait où elle pourrait se marier en faisant bénir son union à l'église. Ma première colère une fois passée, je ne puis te dire toutes les bonnes raisons qu'elle m'a données pour obtenir de moi une chose aussi contraire à ma règle de conduite. Le mariage de sa défunte mère avait été fait à l'église, sa mémoire exigeait cette action pieuse, elle ne se croirait pas mariée, si elle ne l'était au pied de l'autel; elle préférerait rester fille le reste de ses jours.

Elle en dit tant, mêlant à tout cela des prières et des larmes, qu'elle triompha. Elle-même m'indiqua la retraite qu'il y a quelques jours, je n'aurais pas apprise impunément pour vous tous. Je suis venu te trouver, et maintenant je te demande: Tu as devant toi ton persécuteur: veux-tu bénir, selon ton culte, le mariage de sa fille?

Le digne prêtre répondit:

—Mon ministère ne connaît ni rancune ni exclusion; je suis heureux, d'ailleurs de ce que vous me demandez; une seule chose me chagrine, c'est que le père soit si hostile au projet de sa fille.

—Tu te trompes; je comprends tous les sentiments. Celui d'une fille qui veut être mariée comme le fut sa mère me paraît respectable, et tout à l'heure, je l'ai vu, il y a à je ne sais quoi d'étonnant dans vos cérémonies qui m'a fait mieux encore comprendre sa pensée.

A peu de jours de là, la même arrière boutique contenait quelques personnes intimes et conciliantes qui assistaient à un mariage. Il n'est pas besoin de dire que, depuis ce jour, soit changement de principes, soit reconnaissance, le membre du gouvernement révolutionnaire fut occultement le protecteur de la petite église qui put subsister en paix, ignorée de ses persécuteurs.

ABEL D'AVRECOURT.

UNE AUTRE MESSE DE MINUIT.

Le héros du fait touchant que je vais vous rapporter est un jeune étudiant en médecine dont le père est mort à Patay, en combattant pour la France. Ce jeune homme n'a plus pour toute famille, que sa mère et une sœur un peu moins âgée que lui. La mère est toujours malade depuis la perte prématurée qu'elle a faite de son mari. Cette pauvre veuve est d'autant plus inconsolable que son fils, libre-penseur à tous crins, est un profond sujet d'affliction pour son âme chrétienne.

Dans un moment d'épanchement, sa jeune fille lui disait la veille de Noël: "Maman, si je pouvais aller à la messe de minuit à Notre-Dame-des-Victoires, je prierais si ardemment le divin Enfant de la crèche que (quelque chose me le dit là), il ne résisterait pas à mes larmes et m'accorderait la conversion de mon frère. — Mais, ma chère enfant, je ne puis m'associer à ton pieux dessein, et, dès lors, qui l'accompagnerait? — Mon frère, répliqua-t-elle d'une voix inspirée. — Ton frère, hélas! tu sais bien qu'il ne va jamais à l'église; au point que lorsqu'il assiste à un enterrement, il reste à la porte du lieu saint, comme s'il craignait de se souiller! — N'importe, il viendra avec moi. Je me fais fort de le décider. — Si tu peux obtenir cette rare faveur, je m'en réjouirai; mais je crains fort que toute ton éloquence et tes caresses ne se brisent contre sa résistance."

Ce qui fut dit fut fait ; le frère traita d'abord la proposition de saugrenue ; mais la sœur fut si pressante, si persuasive, qu'elle finit par l'emporter de haute lutte.

La magnificence de la cérémonie ne parut pas déplaire à notre libre-penseur. S'il n'était pas encore ému, du moins il était émerveillé de la nouveauté du spectacle. A la communion, il vit d'un air étonné défiler un à un tous les rangs à la sainte table. Quand ce fut le tour de ses voisins et voisines, sa sœur, comme tous les autres, le quitta pour aller prendre part au festin de l'Agneau. Il se vit à cet instant tout seul, comme un réprouvé : il eut peur de son isolement. Alors, la grâce de son baptême agissant en lui, sa première communion lui revient en mémoire... Tout à coup, il tombe comme anéanti, à deux genoux, et une explosion de sanglots s'échappe de sa poitrine. Quand sa sœur revint à sa place, elle le trouva accroupi et fondant en larmes. Le divin Enfant de la crèche avait exaucé la prière de la jeune sainte : l'incrédule avait rencontré son chemin de Damas sur les dalles sacrées du sanctuaire. "Un prêtre ! un prêtre ! murmurerait-il à l'oreille de sa sœur. Je me sens écrasé sous le poids de mon indignité. Ma sœur, sauve-moi ! Un prêtre ! un prêtre !"

Le prêtre ne se fait pas attendre. A l'issue de la cérémonie, notre jeune homme s'est confessé, et, à la messe de six heures, sa sœur a eu la consolation de l'accompagner au pied de l'autel de la Sainte Vierge, où il recevait d'un cœur contrit, humilié et sanctifié le Dieu du parfait amour et de la miséricorde infinie. Ceci n'est pas un roman fait à plaisir ; j'en tiens tous les détails de la bouche même de ce nouvel Augustin.

LEGENDE.

LES BALANCES DE DIEU OU NOS MÉRITES DEVANT DIEU.

I

La retraite choisie par le solitaire était une de ces cavernes sombres dans lesquelles la mort a laissé ses souvenirs. La main des hommes avait creusé la roche pour y ménager des hypogées vides maintenant de leurs cadavres momifiés, et à la place des emblèmes de Neith, la sombre déesse de la vérité, se dressait un crucifix. Les stèles couvertes de caractères mystérieux restaient aux yeux du vieillard habitant ce caveau funèbre une langue dont il ne cherchait point à déchiffrer le sens, et sur des rouleaux de papyrus couverts de caractères tracés à l'aide des roseaux dont la tige bruit sur les rivages du Nil, il avait transcrit la loi nouvelle apportée à la terre par le Dieu sauveur, les Epîtres des apôtres et quelques lettres écrites par de pieux anachorètes.

Depuis plus de quarante ans le solitaire vivait seul, perdu dans la contemplation des choses du ciel, torturant son corps par les saintes rigueurs de la pénitence, jeûnant, priant, et s'efforçant de graver un à un les mystérieux degrés de cette échelle de Jacob dont le pied touche la terre des larmes, et dont le sommet se perd dans les cieux.

Il n'interrompait son silence contemplatif que pour chanter les louanges du Seigneur, et le soir, couché sur sa natte de joncs, il s'endormait le cœur rempli d'une paix ineffable.

A de rares intervalles, d'autres solitaires comme lui venaient partager l'hospitalité de sa demeure. Il les accueillait joyeusement, s'entretenait avec eux des choses du ciel, et s'excitait à une sainte émulation. Fortifiés mutuellement par ces visites, retrempez au feu de la charité, les cénobites se séparaient, échangeant, en témoignage d'affection et de respect, le bâton qui soutenait leur marche débile ou le manteau d'écorce couvrant leurs membres affaiblis.

II

Le solitaire Paphnuce, dont les macérations excitaient la pieuse admiration de ses frères, se demanda un jour à quel degré de perfection il était parvenu ? Ne pouvait-il attendre du Seigneur une prédilection marquée après tous les sacrifices accomplis pour sa gloire ? Paphnuce pouvait se dire, sans mentir au Saint-Esprit, que, pour l'amour du Christ, il avait rejeté les joies du siècle, distribué ses richesses aux pauvres, renoncé aux joies de la famille, aux honneurs promis à son talent, aux joies que prodiguent les amitiés sincères et durables. Il lui semblait avoir suivi tous les conseils de l'Evangile, et comme les apôtres dans les premiers temps de leur vocation, il s'inquiétait de sa gloire future dans le royaume du Père céleste.

Tandis qu'il demandait à Dieu de vouloir bien lui révéler quelle récompense avaient mérité ses vertus, il aperçut devant lui un ange enveloppé de vêtements blancs, et dont les deux ailes palpitantes reflétaient de mystérieuses lueurs.

— Paphnuce, lui dit le messager céleste, Dieu permet que tu connaisses le degré de mérite que tu as acquis par quarante ans de prières et d'austérités. Quitte ta solitude, prends la route d'Alexandrie, et cherche dans cette ville un homme appelé Anestor. La perfection que tu possèdes est égale à la sienne, questionne-le, et tu sauras ensuite quelle est ta valeur devant Dieu.

L'anachorète bénit le messager divin, ceignit ses reins d'une corde, prit le bâton du voyageur, et partit pour Alexandrie.

III

Il ne s'arrêta point à regarder la magnificence des palais, les profanes splendeurs des bains de Cléopâtre, les aiguilles de pierre couvertes de caractères hiéroglyphiques, ni les gigantesques figures soutenant les entablements des palais, entre des lignes de sphinx immobiles. Il pensa que dans la partie de la ville réservée aux chrétiens ou plutôt lentement conquise par eux, il trouverait cet Anestor dont lui avait parlé l'ange. Mais quand il prononça son nom, il vit une sorte d'effroi passer sur le visage des gens qu'il questionnait ; on lui désigna un quartier perdu de la cité superbe, et il reprit sa marche à travers les faubourgs où de misérables esclaves, des portefaix, des mercenaires et des lutteurs habitaient dans des demeures sordides.

— Il faut, pensa Paphnuce, que cet homme, dont la perfection me donnera la mesure de la mienne, possède à un haut degré la mortification et l'humilité, pour consentir à vivre au milieu de tels misérables.

Le solitaire questionna un enfant sur Anestor, et cet enfant lui désignant du doigt une maison peu éloignée, répondit :

— Vous le trouverez là.

A mesure que Paphnuce avançait, il s'étonnait davantage.

De la demeure qu'on venait de lui indiquer sortaient des rires, des chants grossiers, mêlés de temps à autre d'éclats de voix pleins de colère. Des esclaves titubants d'ivresse apparaissaient sur le seuil, et des lutteurs quittant le misérable bouge commençaient une rixe dont la populace de ce quartier maudit donnait le signal par ses huées et ses applaudissements.

Quelque répugnance qu'éprouvât Paphnuce à franchir le seuil de l'espèce de taverne en face de laquelle il se trouvait, il y entra, en recommandant son âme à Dieu.

Son vêtement d'écorce, sa longue barbe blanche, ses cheveux flottants sur son dos, sa démarche incertaine, sa maigreur, tout concourait à faire de Paphnuce un être étrange pour ceux qu'il venait surprendre au milieu de leurs grossiers plaisirs. Des railleries s'échappèrent des

lèvres des buveurs, et l'un d'eux, se levant tout chance-lant des libations précédentes, s'approcha du solitaire, en lui tendant sa coupe.

Tout en la repoussant, Paphnuce répéta le nom d'Anestor.

— Que pouvez-vous lui vouloir? demanda celui qui persistait à présenter sa coupe au solitaire.

— Je voudrais lui demander un moment d'entretien! répondit le vieillard.

— Vous! un entretien avec Anestor, par Osiris, l'idée est plaisante... mais le bon vin adoucit l'humeur de l'homme, parlez donc sans crainte, je suis cet Anestor que vous cherchez.

Paphnuce recula de deux pas.

IV

L'homme qui se trouvait en face de lui représentait de la façon la plus complète et la plus hideuse le type de la créature humaine avilie, défigurée par des excès de toutes sortes. L'œil couvrait de sourdes colères, la bouche tordue semblait prête à vomir le blasphème, le front bas, les cheveux mal plantés indiquaient une nature sauvage et bestiale.

Anestor, vêtu d'une façon relativement somptueuse, portait des armes à sa ceinture; un bracelet d'or massif cerclait son poignet, et la bourse posée devant lui, sur la table, prouvait qu'il ne manquait pas d'argent. L'effroi s'emparait de l'âme du solitaire, à mesure qu'il étudiait d'avantage l'expression du visage d'Anestor, semblable à une médaille d'abord précieuse, dont une main coupable aurait à plaisir défiguré l'effigie.

Cependant il ne pouvait refuser de suivre l'ordre de l'ange, et pensait que peut être le misérable assis devant lui, la raison à demi noyée dans l'ivresse, avait jadis accompli quelques-unes de ces actions méritoires dont il appartient à Dieu seul de connaître le prix et de mesurer la récompense.

Surmontant donc sa répugnance et sa terreur, Paphnuce leva les yeux sur son terrible interlocuteur, et lui répondit :

— Je rends grâce à Dieu d'avoir permis que je vous trouvasse ici... Où pourrions-nous causer sans craindre d'être interrompus?

— Vous avez donc à me proposer... une affaire? demanda le bandit dont l'œil étincela.

— Il me faudrait d'abord un renseignement, répondit l'anachorète.

Anestor souleva une natte, Paphnuce entra dans un réduit écarté garni d'une table, d'une amphore de vin et de deux sièges, et s'étant assis en face de l'ermite :

— Je vous écoute, lui dit-il.

V

— Mon ami, dit Paphnuce, j'ai appris par une révélation divine que mon âme se trouvait être devant Dieu l'égale de la vôtre... depuis quarante ans j'essaie de marcher dans la voie de la perfection, et je viens vous demander à quel degré vous en êtes de la prière, de la macération et du jeûne.

Anestor laissa échapper un formidable éclat de rire.

— Le jeûne? dit-il, je suis ivre tous les jours... la prière? je maudis les dieux de toutes les nations... la macération? je repose mes membres quand ils sont las, je les couvre le mieux possible, et je dors autant que j'ai sommeil.

En proie à un étonnement facile à comprendre, Paphnuce regarda son interlocuteur. Il comprenait que celui-ci ne mentait pas et que jamais Anestor n'avait condamné à une pénitence quelconque ce corps usé par la débauche.

— Quel rapport, pensait Paphnuce, existe-t-il donc entre moi et cet homme? Depuis quarante ans, je fais un repas unique après le coucher du soleil... Je prie pendant la moitié des nuits, et ma poitrine porte la trace des cailloux avec lesquels je l'ai meurtrie...

Il reprit cependant l'entretien.

— N'avez-vous point été baptisé? lui demanda-t-il.

— On me l'a dit, répondit le misérable! mais j'ai bien vite effacé ce signe du Christ du front sur lequel la main d'un prêtre l'avait marqué... j'ai raillé plus d'une fois les cérémonies de votre culte, car vous devez appartenir à la religion dont vous parlez! j'ai pour dieux tous mes vices, et c'est assez, je vous l'assure, car je leur offre chaque jour le plus de sacrifices que je puis...

— Rénégat, sacrilège! balbutia Paphnuce.

Le courage manquait au vieillard pour reprendre son interrogatoire; mais enfin il était venu à Alexandrie afin de voir Anestor, et de connaître la valeur de son âme devant le Seigneur Jésus; il résolut donc d'aller jusqu'au bout.

— Quelle est votre profession?

— J'accapare le bien des autres.

— Voleur! pensa Paphnuce, il ne lui manquerait plus que d'avoir assassiné.

— Mais au moins, reprit-il plus lentement, la vie de vos semblables vous a toujours été sacrée?

— Il y a des gens qui défendent leurs trésors, répondit Anestor, et de ceux-là je vous jure qu'on se défait sans pitié. Je ne pourrais même compter d'une façon certaine le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont péri par mes mains...

— Voleur, débauché, meurtrier, sacrilège! répéta Paphnuce.

— Ecoutez, dit celui-ci, fouillez dans votre mémoire, cherchez dans les souvenirs de vos jeunes années, vous avez dû accomplir un acte héroïque, capable de balancer le mal dont vous vous accusez... c'est cet acte de vertu que je veux connaître.

Anestor secoua la tête.

— Je ne me rappelle rien! rien! dit-il.

VI

Un profond soupir souleva la poitrine du solitaire, il regarda Anestor avec l'expression d'une cruelle angoisse.

— Voyons, reprit-il, si vous n'avez pas un acte héroïque à enregistrer dans votre souvenir, vous vous rappelez au moins un service rendu...

— Oui, dit le brigand avec un large rire, en effet.

— Parlez, parlez! dit Paphnuce.

— C'était il y a dix ans, à peu près à quelque distance de cette ville, nous avions assailli pendant la nuit une maison isolée, habitée par des femmes chrétiennes. Après avoir fait main basse sur tous les objets ayant une certaine valeur, nous allions nous retirer, quand un des nôtres déclara qu'une des jeunes filles allait le suivre et devenir sa femme. C'était, sans lui donner d'orgueil, le plus hideux de la bande, ou nul ne se vante d'être d'un extérieur agréable... La mère, désespérée, essaie de défendre sa fille, mon camarade lui porte sur la tête un coup violent et la jette pour morte sur les dalles. Les sanglots de la malheureuse fille se mêlent à ses cris d'effroi; elle se précipite sur le cadavre de sa mère, la supplie de revenir à elle, de la protéger; la mère ne devait plus jamais rouvrir les lèvres... alors la malheureuse enfant tourna vers moi un regard dont je n'oublierai jamais l'expression... Tout bandit que je suis, ce regard d'agneau me toucha... Je m'avançai vers le compagnon qui s'efforçait d'entraîner la jeune fille, et je lui cherchai une querelle à propos du partage du butin... Furieux il se retourna contre moi, et tandis que nous luttions à coups de poi-

gnard, la pauvre fille quittait en toute hâte le théâtre du crime... Le compagnon aurait bien voulu la poursuivre, mais je le maintins jusqu'à ce que l'infortunée se trouvât hors d'atteinte.

VII

En écoutant ce récit Paphnuce sentit s'alléger son cœur : c'était quelque chose en effet d'avoir sauvé cette vierge chrétienne, et de ne pas avoir ajouté un nouveau crime à ceux dont Anestor s'était souillé. Il espéra que le misérable trouverait encore au fond de sa mémoire une action capable de plaider sa cause devant Dieu.

En effet Anestor se frappa le front et reprit :

— Un soir, j'habitais alors une cabane de feuillage dans une sorte d'oasis composée d'un palmier entouré de minces touffes d'herbes, et d'une source à peine suffisante pour désaltérer un homme.

« Je guettais de là le passage de caravanes opulentes signalées par mes complices.

« Il faisait une chaleur torride ; le sable ressemblait à de l'argent en fusion ; le ciel était d'un bleu intense et la terre brûlait sous les pieds ; la petite source diminuait de minute en minute, aspirée par le soleil, et peut-être pouvais-je craindre qu'avant la fin du jour il ne me restât pas une goutte d'eau. J'avais inutilement creusé le sable pour y trouver ces plantes bulbeuses dont le suc rafraîchit le voyageur ; je n'avais rien découvert, et je commençais à me sentir fort inquiet. Je me tenais près du seuil de mon refuge, surveillant l'horizon, et me demandant si à mes craintes présentes n'allait pas se joindre la peur plus terrible encore de voir le sable se soulever sous le souffle orangeux du simoun... Tout à coup, j'aperçus un homme marchant avec peine et s'appuyant sur un long bâton blanc. Son vêtement se composait d'une tunique grossière en fil de palmier ; sa coiffure de roseau ombrageait un visage vénérable. Il paraissait exténué de fatigue et se traînait péniblement sur le chemin.

« Je ne sais pourquoi l'image de mon père se présenta subitement à mon souvenir. Je crus le voir, avec sa barbe blanche, ses longs cheveux, son grand âge, et une grande pitié m'étreignit le cœur.

« Le vieillard m'aperçut et murmura : « De l'eau ! » — Je regardai la source, elle se trouvait presque tarie... cependant la compassion l'emporta sur l'égoïsme, je remplis une coupe de bois et je la porta au voyageur. Il remercia avec effusion, et après s'être reposé il s'éloigna lentement... Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu...

— Après ? demanda Paphnuce.

— C'est tout, voilà les deux seules œuvres accomplies par moi... j'ai sauvé la vie d'une jeune fille et j'ai donné à boire à un vieillard...

Paphnuce remercia vivement Anestor, lui adressa de salutaires avis, et reprit le chemin de sa solitude.

VIII

Il marchait la tête courbée, triste jusqu'au plus profond de son âme.

Que lui avaient servi soixante ans de pénitence, de tortures volontaires, si à cette heure il se trouvait seulement être l'égal d'un pécheur endurci, d'un voleur, d'un assassin, d'un sacrilège ?

Tout en s'efforçant de ne pas devenir orgueilleux, Paphnuce se demandait avant le voyage entrepris d'après le conseil de l'ange s'il ne pourrait pas un jour égaler saint Pol dans sa perfection cénobitique ? Et voilà qu'il apprenait combien mince était sa valeur devant Dieu et devant les hommes.

Un immense découragement s'empara de son cœur. A mesure qu'il approchait de sa solitude, il s'effrayait davantage d'y rentrer. Quel charme trouverait-il dans l'oraison,

si le Seigneur faisait si peu de cas de lui ? Que lui dirait-il dans sa prière, s'il ne se trouvait pas plus près de son cœur que l'assassin Anestor ? Ne valait-il pas mieux retourner dans la grande ville, prendre sa place au milieu des hommes dont on vante la sagesse, enseigner la jeunesse, que de rester seul, tout seul dans cette Thésbaïde, en attendant la mort, et quelque lion du désert pour fossoyeur.

Cependant Paphnuce ne céda pas à cette tentation. Il regagna la salle funéraire qui lui servait d'abri, et se prosternant devant son crucifix, il lui demanda la force et la lumière.

Alors apparut de nouveau l'ange qui avait donné à Paphnuce de la part de Dieu le conseil d'aller près d'Anestor, afin de se rendre compte du degré de perfection qu'il avait acquis...

En apercevant le messager céleste, le solitaire courba la tête avec humilité, mais il sentit en même temps dans son cœur une profonde désespérance.

— Pourquoi te troubles-tu dans le secret de ton âme ? lui demanda l'ange ; est-il permis à la créature d'entrer dans les conseils du Seigneur, et de peser la valeur d'une action charitable accomplie par l'homme qui nous semble le plus pervers ? Anestor, ce brigand, cet assassin, ce misérable, a eu, comparativement à ses passions féroces, plus de mérite à sauver la vie d'une femme et à faire l'aumône d'un verre d'eau, que tu n'en as eu à multiplier les oraisons et les pénitences... Ne sonde point la miséricorde de Jésus, plus immense que la mer, plus vaste que les cieux, et dont la seule mesure nous fut donnée sur la croix par l'effusion de son sang divin...

Et l'ange ajouta après un moment de silence :

— Défends-toi surtout de l'orgueil, qui rendrait stérile toutes les autres vertus...

Quand Paphnuce releva sa tête courbée et chercha le messager du ciel à travers le voile de ses larmes, celui-ci avait disparu.

RAOUL DE NAVERY.

L'Autel du Précieux Sang.

II.

Ici, laisse couler, intarissable source,
La Sang pur de ton Fils, entraînant dans sa course
Nos maux visibles ou voilés.
Qu'il soit vie au mourant et baume à la souffrance,
Tous ceux qui sont venus dépouillés d'espérance
Qu'ils s'en retournent consolés.

Et maintenant, Seigneur, consacre-toi ce trône,
Salomon Glorieux, reçois la riche aumône,
D'une âme ouverte à ton amour.
Elle a rêvé longtemps cette heure solennelle
Où le don de sa main, comme une arche nouvelle,
Roi des cieux serait ton séjour.

Oui, fais-nous épuiser tout le fiel du calice
Si, tôt ou tard, ta main cherchant un sacrifice
Allait sur eux s'appesantir,
Souviens-toi, Dieu d'amour, de ce don qui t'honore,
Toi qui les a bénis, oh ! garde-les encore
Durant de longs jours à venir !

Et nous, dans notre joie et notre gratitude,
Nous remplissons de chants notre humble solitude,
Comme les enfants d'Israël.
Quand le Temple brillait de sa gloire sublime,
Quand sur l'autel d'airain brûlant chaque victime,
Étincelait le feu du ciel.

Bénis soient tes bienfaits, Dieu de l'Eucharistie,
Bénis soient les abris de notre heureuse vie :
Le Cloître, l'Autel et la Croix.
Qu'ils soit aimés, Seigneur, ces nids de la Colombe,
Ou soit que le jour brille, ou soit que la nuit tombe,
L'âme se recueille à ta voix !

UNE SŒUR DU P. S.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

La franc-maçonnerie a, depuis un siècle, complètement changé son but, sa doctrine et ses moyens d'action. Elle est devenue le centre de la révolution, l'ennemie mortelle de Dieu, de l'Eglise catholique, de la monarchie, et pour être exact, de toute puissance qui n'est pas elle. Ses moyens sont infâmes, formés et exécutés dans le secret, ils tendent à tuer tout ce qu'il y a de grand et de beau dans l'âme humaine : liberté, intelligence, honneur et amour.

Son influence aujourd'hui est si grande, qu'elle bouleverse le monde entier.

Lord Montague est regardé comme l'un des plus anciens et un des principaux fondateurs de la franc-maçonnerie symbolique qui succéda à la maçonnerie. Vers 1721, il imagina les formules de l'ordre maçonnique qu'il promulgua au milieu des festins. Ce fut un homme que les malheurs rendirent extravagant, et un historien, M. Fiévée, dans un langage peu poétique l'a représenté comme "une tête limbrée, un fou moitié turc, moitié bœuf et le reste anglais.

Dans un temps de trouble politique, ces loges liées par des serments terribles, dont les secrets ne pouvaient être trahis impunément, dont les affidés se comprenaient au loin par des mots de convention et des signes incompréhensibles aux étrangers, tombèrent bientôt aux mains d'êtres ambitieux qui en firent des foyers de conspiration. En Angleterre, Lord Derwent-Waters; en France, le duc d'Antin propagèrent les loges maçonniques et leurs funestes doctrines. Bientôt l'Europe en fut couverte, et l'effet s'en fit sentir dans toutes les classes de la société. L'ouvrier devint turbulent, mécontent, jaloux de ses maîtres, et le socialisme naquit; le bourgeois conspira, devint arrogant et oublia son antique respect pour la monarchie; enfin, les seigneurs même s'éloignèrent de leurs souverains et se renfermèrent dans les loges. C'est ainsi que le comte de Clermont, prince de sang devint grand-maître de l'Ordre, en France.

Devant ce fléau, l'Eglise s'émut, car, malgré le secret des loges, leur but devint évident : c'était le même que celui d'aujourd'hui; la guerre à Dieu, à l'Eglise et à la monarchie. Par la bulle *In eminenti* lancée le 23 avril 1737, le pape Clément XII condamna la franc-maçonnerie. La bulle *Providas* de Benoît XIV (18 mars 1751) confirma cet anathème (1).

Ces mesures produisirent quelque effet. Mais, en France, ceux qui conservaient encore quelques dehors religieux se retranchèrent derrière le gallicanisme, et les loges allèrent leur train.

A Paris, la loge prit le nom de Grand-Orient, elle étourdissait ses adeptes au milieu des bals et des festins. On y trouvait tous les mauvais génies de la France, tous ceux qui ont préparé la terrible et sanguinaire révolution de 1793 : Helvétius, Voltaire, Diderot, d'Argens, d'Halbach, Boulanger, d'Alembert, tous les philosophes et encyclopédistes étaient affiliés à la franc-maçonnerie, et l'esprit de cette institution était passée en chacun d'eux. La révolution fut l'œuvre et le grand triomphe de la franc-maçonnerie. L'Eglise catholique est l'ennemie de la Révolution, c'est ce qui explique la haine implacable que lui portent les loges.

AVIS.

Nous donnons avis à nos abonnés que M. GEORGE HYPOLITE CHERRIER est autorisé à collecter pour nous le prix de l'abonnement au *Bulletin*.

(1) La franc-maçonnerie et toute autre société secrète ont en outre été condamnées par le pape Léon XII, bulle du 13 mars 1825 et par Pie IX en 1865 et en 1866.

12eme Anniversaire de la bataille de Loigny.

Le 2 décembre, anniversaire de la bataille de Loigny, les zouaves pontificaux se sont réunis à Rennes et à Toulouse afin de prier pour leurs morts. Le *Clairon* a publié à ce sujet les deux dépêches suivantes :

Rennes, 2 décembre.

Une réunion émouvante et grandiose par sa simplicité vient d'avoir lieu dans la chapelle du Sacré-Cœur des zouaves pontificaux.

Les volontaires de l'Ouest sont venus en masse prier pour les camarades et tous les soldats français glorieusement tombés en 1871, sur le champ de bataille de Patay.

L'église présentait un aspect vraiment saisissant : les trois autels étaient tendus de draperies noires. Au-dessus du maître-autel l'exergue : Dieu et Patrie.

Au lieu du catafalque des cérémonies funèbres, on avait étendu un drap par terre. Des lampadaires flambaient aux quatre coins. Au milieu de la blancheur du drap se détachaient en plus sombre, des attributs militaires, des médailles de Mentana, et de Castelfidardo, des vestes de zouaves et une couronne de laurier.

A chaque coin, un commandant, un capitaine, un sous-lieutenant et un soldat. Ce simple honneur est celui qu'on rend à Rome aux princes de l'Eglise et aux cardinaux.

A droite et à gauche du maître-autel, se dresse l'étendard du Sacré Cœur.

Après une messe basse, l'absoute a été donnée. Aussitôt l'assistance s'est réunie dans une salle, et le général de Charette a improvisé une courte allocution, chaleureuse et émue, sur le devoir de tout homme de cœur envers la patrie.

Ai-je besoin de dire que le général a été acclamé.

Toulouse, 2 décembre.

Les zouaves pontificaux résidant à Toulouse, ont fait célébrer ce matin dans l'église du Taur, un service funèbre en mémoire de leurs camarades morts, soit en Italie, soit pendant la dernière campagne de France.

Dans l'assistance, on remarquait MM. le comte Frédéric de Saint-Sernin, de Lagausie, de Carrière, d'Ayguévives, de Saint Salvy et de Montazet, anciens combattants de Castelfidardo.

Signalons parmi les notabilités toulousaines qui avaient tenu à honneur d'assister à cette touchante cérémonie, MM. Christophe du Bourg, représentant de Monsieur le comte de Chambord, Antoine du Bourg, comte de Toulouse, de Sevin, Ernest de Raymond, de Scorail, Fienzet, de Panat, Eugène Reynis, de Planet, Desjardins, Blanc de la Vieuville, Maisonneuve de Lescalar.

L'office a été célébré par M. l'abbé Delpech, curé du Taur, ancien aumônier de la garnison de Toulouse, et nommé chevalier de la Légion d'honneur pour services rendus pendant la dernière guerre.

Après la messe, l'éminent curé du Taur fit un éloquent hommage aux zouaves pontificaux, qui versèrent leur sang pour l'Eglise et pour la patrie.

— Priez avec moi, a-t-il dit aux assistants, pour le triomphe des grandes causes que les vaillants que nous pleurons défendirent avec tant de dévouement et d'héroïsme.

La cérémonie terminée, les soldats d'hier — et ceux de demain — se sont donné rendez-vous pour les luttes prochaines.

DECES.

A St. Germain de Granthan, le 11 décembre dernier, Dame Elizabeth Lucie Caya, à l'âge de 31 ans et 10 mois, épouse de M. Louis Rousseau, ancien zouave Pontifical.